

alter ego /

le journal #108

Réalisé par des usagers de drogues,
des bénévoles et des travailleurs
sociaux de l'association Aurore

Vivre ensemble...



SOMMAIRE / #108

ÉDITO

De la précarité actuelle : lutter en *rhizome* 1

LA VIE DU QUARTIER

Souhaits des consommateurs pour le Budget Participatif de Paris (BPP) 2

Atelier d'expression libre : « L'autre c'est moi » 3

DOSSIER / VIVRE ENSEMBLE

Séjour de rupture PHASE 4

Séjour de rupture EGO 6

Les interactions communautaires à l'Espace de Repos Porte de la Chapelle 8

Favoriser la mixité sociale, l'ambition des tiers-lieux solidaires 10

DROITS DES USAGERS

Où sont les femmes ? Pourquoi pas au centre d'accueil ? 14

D'Éole à Forceval, entre effroyable et estimable 16

Directeur de la publication
Léon Gomberoff

Secrétariat de rédaction
Maxime Grimbert

Réalisation graphique
Paula Jiménez

Ont participé à ce numéro
Abu, Bubacar, Bouba, Chemsseddine,
Mathilde Denoziere, François Dhont, Aldiuma
Djimera, Alice Flamand, Lara Gaignault,
Maxime Grimbert, Babacar Gue, Ichkhan, JP,
Kovo, Marius, Romaine Mel, Moïse, Ramin,
Sévérin, Natalia Serna Gonzalez, Soufiane,
Manon Tronet

Illustrations
© Camille Dejoue
© Elie Punk

Imprimerie ADVENCE
139 rue Rateau - 93120 - La Courneuve
Parution trimestrielle
ISSN 1770-4715

ego

Est un service de
l'association Aurore.
Il reçoit et accompagne des
usagers de drogues dans une
démarche de réduction
des risques

EGO - Association AURORE
13, rue Saint-Luc - 75018
Tel : 01 53 09 99 49
alterego@aurora.asso.fr

De la précarité actuelle : lutter en *rhizome*¹

« Il n'y aura jamais assez d'urgentistes dans une société comme la nôtre, car elle se précarise et la précarité est psychique.² »

D'après cette citation de Jean Furtos, nous nous questionnons sur les dynamiques de notre époque et ses conséquences sur la souffrance psychique chez le sujet contemporain. Nous nous demandons comment se positionner face à l'*urgentification* du soin, l'atomisation des individus et la perte des solidarités qui précarisent le tissu social actuel. Comment se positionner dans une époque où l'impératif est de répondre de façon immédiate aux demandes ? D'où vient cette urgence ?

En suivant Furtos dans sa conférence *De la précarité à l'auto exclusion*, la précarité actuelle émerge du capitalisme financier mondial qui prend ses racines au XIX^e siècle avec l'industrialisation. Actuellement, nous remarquons que la vie des sujets, l'institution, le travail et les logiques sociales se soumettent au rythme taylorien de l'efficacité et de la productivité.

Ce flux industriel transcende le registre monétaire et les marchandises, il se répand au flux des êtres humains. Ces derniers sont ainsi destitués de leur condition en chutant comme des objets ou comme un engrenage de plus au sein de la machine de production. Les effets de cette objectivisation du sujet « sont en contradiction avec les droits de l'homme ou, au mieux, en sont indépendants » nous dit Furtos.

Ainsi, l'être humain est destitué de sa condition, de sa dignité et de sa liberté. L'humain est atomisé dans un système qui le condamne à s'aliéner à son activité parcellaire, à perdre la solidarité envers l'autre, la confiance en soi, en autrui et en l'avenir. Ceci provoque la peur généralisée de la perte, notamment la perte des objets sociaux comme le travail, la famille ou le logement.

L'individu-engrenage ne peut compter sur rien ni personne. Le monde et les liens avec les autres deviennent précaires, aléatoires et liquides. Tout est remplaçable, interchangeable, effaçable et éphémère. Un sujet issu d'un tissu social décousu et précaire comme celui décrit ici est confronté à une souffrance

psychique bien particulière. De plus en plus ce contexte limite le sujet à vivre sa souffrance de façon solitaire.

Freud décrit les trois sources de souffrances dans *Le malaise dans la culture*, la souffrance qui a son origine dans le corps propre, par exemple la maladie ; celle issue du monde extérieur comme les catastrophes naturelles ; et celle « à partir des relations avec des autres. La souffrance issue de cette source, nous la ressentons peut-être plus douloureusement que toute autre ». Dans ce sens, comment vivre cette souffrance psychique causée par la précarisation des liens à l'autre ou dans certains cas, la coupure de ceux-ci dans notre époque ?

Nous pouvons avoir des pistes dans les *rhizomes*, dans les racines, dans l'étymologie du mot *précaire*. Ce mot vient du latin *precarium* qui signifie : 1. Prier, supplier, implorer ; 2. Souhaiter, désirer, invoquer.

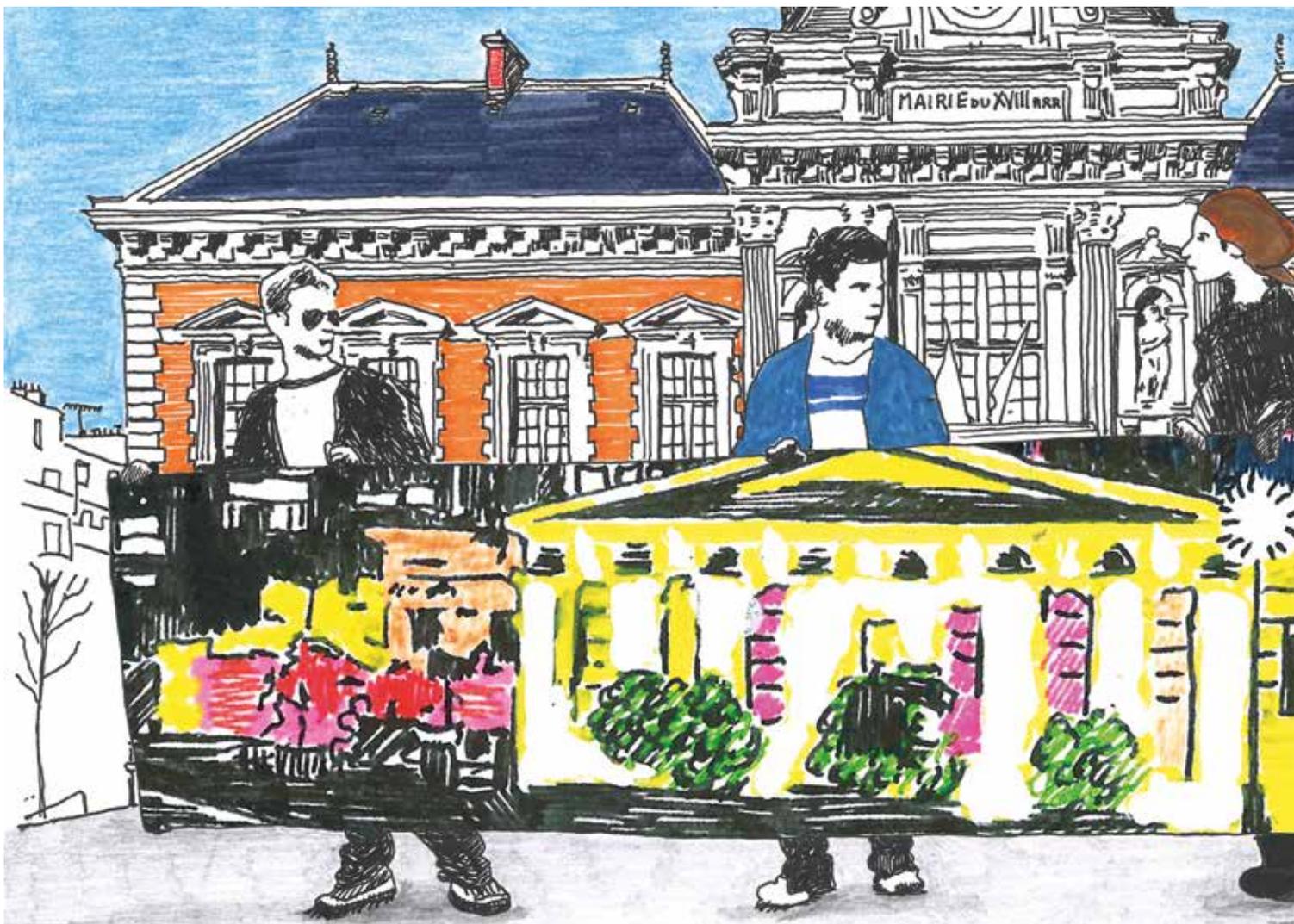
Une manière de se positionner envers ce type de souffrance – selon Furtos – est de savoir demander de l'aide, avoir la capacité d'aller vers l'autre pour demander du soutien, avoir de l'espérance dans l'avenir et « accepter de rebondir sur les déceptions, (...) surmonter les désillusions, les deuils ». Comment faire émerger la demande ? Comment travailler cette capacité de demander chez nous et chez l'autre ?

Ensuite, nous, les professionnels du médico-social : quelle est la conduite à tenir envers cette souffrance psychique de l'autre dans cette actualité précaire ? Nous signalons quelques pistes à partir des propositions de Deleuze, Guattari et Furtos. D'un côté, il est fondamental de souffrir de manière créative, d'« accepter de souffrir, mais pas seul, accepter de souffrir, mais accompagné, en réseau, en rhizome ».

Quelles stratégies de soutien à mettre en place au sein de nos équipes de terrain ? D'un autre côté, nous continuons à animer la réflexion sur comment mettre des limites à l'*urgentification* du soin et comment respecter l'autre dans sa singularité. Finalement, nous sommes convaincus que cultiver le lien et la confiance est vital pour vivre ensemble.

1. Tige souterraine pérennante servant d'ancrage au sol et portant racines et tiges aériennes. *Dictionnaire illustré de botanique*. Jouy A. et De Foucault, B. p.24 2.

2. Jean Furtos, *De la précarité à l'auto exclusion*. Éditions Rue d'Ulm, 2009.



« Ce qu'on veut pour le quartier »

Manon Tronet, nouvelle coordinatrice de l'inter-asso Salle Saint-Bruno, est venue au CAARUD EGO présenter le Budget Participatif de Paris (BPP) aux usager·ère·s et les inviter à monter un projet. L'occasion de discuter de ce qu'ils estiment prioritaire pour le quartier... et imaginer une démarche collective d'ampleur !

« Le quartier il est chaud ! Il y a la drogue, la violence... », résume Walid. « Ça fait 23 ans que je suis à la Goutte d'Or, alors je connais tout ça. C'est seulement lors des sorties avec EGO qu'on découvre les spectacles, les activités culturelles dans le quartier. » D'autres usagers du CAARUD qui fréquentent le quartier depuis un, trois ou cinq ans « connaissent surtout la rue, les soirées sur les trottoirs jusqu'à 4h du matin à fumer des joints dans le froid ». Kamel précise : « C'est ça ou retourner dormir dans ma voiture, alors bien sûr je préfère passer du temps avec mes amis. »

Les mêmes s'émerveillent qu'ils ne manquent de rien dans le quartier : « Y'a tout ici, y'a des copains, y'a des tabacs, y'a à manger un peu, y'a la Mosquée, y'a du shit et de la cocaïne... C'est vrai que c'est moins bien servi qu'à Arago [une cité de Saint-Ouen réputée pour le trafic qui s'y déroule aux portes de Paris] mais c'est plus près. »

Les anciens se plaignent que la solidarité diminue d'année en année. « Avant, tu rentrais dans un café, tu demandais pour aller aux toilettes, on te disait "Bien sûr monsieur !", explique Behiri du haut de ses cinquante années passées à la Goutte d'Or, maintenant il n'y a plus moyen. Et le quartier est de plus en plus sale pour ça. » Lui-même apporte régulièrement le petit-déjeuner à ceux qui « ne mangent pas et qui traînent dans le square Léon ». Selon lui, il vaudrait mieux que des associations subventionnées correctement s'en occupent « comme avant ». « Pourquoi on délaisse le bas du 18^{ème} comme ça ? » questionne Kovo. « Tu vas à Montmartre, c'est tout bling-bling, y'a des toilettes qui marchent. » A l'inverse, mêmes les personnes hébergées en hôtel ou en foyer à la Goutte d'Or se plaignent de n'avoir



pas accès à des sanitaires en quantité suffisante, ce qui est responsable de régulières bagarres. « Montmartre a les touristes, et nous on a tous les risques. » « Si on veut que les choses se fassent, lui répond Behiri, faut aller manifester et s'impliquer, les budgets participatifs ne suffisent pas. Mais je peux pas le faire tout seul c'est sûr. »

Après un débat animé pour déterminer la priorité entre des toilettes publiques (dans le quartier, presque aucune sanisette n'est en état de marche) ou des distributions de repas supplémentaires (les distributions bénévoles sont insuffisantes pour couvrir tous les besoins), quelques usagers s'accordent pour présenter un projet au BPP, mais la plupart voudraient une mobilisation d'ampleur. Il faut faire des affiches, en parler aux autres, organiser un sondage et puis faire signer un maximum de personnes : même pas peur, « on va le faire ». « C'est comme une pétition en fait, au final », estime Chemseddine, pas certain que ça suffira.

L'hygiène et l'alimentation sont probablement des besoins communs à la plupart des personnes précaires du quartier. Qu'en est-il des dispositifs spécifiquement dédiés aux consommateur·ice·s de drogues ? « C'est sûr qu'au Sleep-In [dispositif pour consommateur·rice·s de crack situé rue Pajol], y'a pas assez de place », pose Babacar. « Ici aussi on est serrés, remarque un autre usager du CAARUD EGO, alors que c'est super important ; c'est eux qui m'ont sorti de la rue. Faudrait un autre CAARUD en fait. » Chaque chose en son temps, s'accordent les usagers.

Par les usagers du CAARUD EGO

Atelier d'expression libre :

« L'autre c'est moi »

RAMIN, venu de Géorgie

« Pour moi toutes les personnes sont pareilles, ce qui veut dire que je ne suis pas raciste. L'expérience de cette vie en communauté m'a beaucoup appris au niveau de l'ouverture d'esprit.

Avant mon arrivée en France j'ignorais toutes ces cultures. Cette ouverture d'esprit m'a libéré de tous mes préjugés.

La proximité avec les autres m'a permis de découvrir que nous rencontrons tous les mêmes problématiques, et le rapprochement s'est fait tout seul. »

MOÏSE, venu de Guadeloupe

« La diversité culturelle au Centre d'Accueil m'a permis de connaître l'autre en tant que personne, pour moi c'est un carrefour de rencontres et d'échanges culturels.

La fréquentation de ce lieu, malgré nos différences de parcours personnels, nous rapproche énormément les uns des autres.

Cette diversité m'a ainsi grandi culturellement. Le mélange est positif, la différence est très enrichissante. »

BOUBA, venu de Côte-d'Ivoire

« La fréquentation de ce lieu m'a permis de connaître l'autre dans sa globalité. Les échanges avec les autres usagers m'ont permis de créer des liens, surtout avec la population des pays de l'Est dont j'ignorais totalement le mode de vie.

La fréquentation du Centre d'Accueil m'a aidé à me débarrasser de mes préjugés et m'a donné une force et de la tolérance. »

Propos sélectionnés par Aldiuma DJIMERA

« À Paris, c'est chacun pour soi En séjour, c'était différent ! »

En septembre, quatorze consommateurs hébergés par le dispositif PHASE de l'association Aurore (dispositif d'hébergement pour des consommateurs de drogues) sont partis quatre jours en Normandie en séjour de rupture. Abu, Bubacar et Marius racontent.

« C'était tellement cool comme séjour ! Ils étaient tous trop mignons et ils se sont beaucoupentraîdés », annonce d'emblée l'éducatrice en nous ouvrant les portes des parties communes de PHASE, place des Fêtes, où nous allons discuter avec les usagers. « C'était obligé, explique Bubacar, on n'était pas en guerre, on voulait s'amuser quoi. »

Les quatorze usagers (que des hommes) sont partis dans deux véhicules un lundi avec des éducateurs et éducatrices qu'ils connaissaient. Eux ont dû en revanche apprendre à se connaître : « Avant de partir, on se connaissait parfois de vue, parce qu'on se croisait dans la cuisine ou pour aller chercher les tickets restaurant [distribués chaque semaine par les collègues de PHASE], mais c'est tout. » Abu de renchérir : « Même celui avec qui je partage l'appartement, on se disait "Salut ça va ?" mais jamais plus. Il est venu au séjour aussi. Quand on est allés à la plage, ça faisait super longtemps que j'avais pas vu la mer. Moi je viens de Côte d'Ivoire, je suis allé en Italie en passant par la Méditerranée. C'était vraiment très dur comme parcours. À la place, j'ai eu de mauvais souvenirs et je pense que je ne suis pas le seul. Mais il faut aller de l'avant. Pour ça, je me suis débrouillé tout seul dans ma tête. »

Au fil du temps, en Normandie, les choses changent. « On a passé quatre jours ensemble, forcément on a appris à se connaître. On a beaucoup rigolé... Avec les Géorgiens et le Lituanien par exemple, on parlait pas du tout la même langue – moi je suis malien – mais c'est l'éducatrice qui a commencé à nous taquiner chacun notre tour, révèle Bubacar, et puis après c'était nous. » Abu précise : « Certains Géorgiens parlent un peu français quand même, alors ils faisaient la traduction avec les autres comme ils pouvaient. » Certaines activités se sont déroulées tous ensemble, comme la visite de Honfleur, le point de vue sur le port du Havre « avec tous ces petits bateaux sur l'eau au loin ». De beaux souvenirs partagés. Bubacar se souvient même du nom du cheval sur le dos duquel il a fait un tour, près du centre où tous étaient hébergés : Oba. Lui a choisi la plage plutôt que la pêche lorsqu'ils ont dû se répartir en deux groupes en fonction de leurs préférences. « Ils ont rapporté six poissons, quelques gros, un comme ça [il écarte ses mains de près d'un mètre] et des petits », raconte-t-il en restituant tous les termes appris par ses camarades : canne, hameçon, flotteur, appât...

« Ensuite, les Géorgiens m'ont montré une technique que je ne connaissais pas, de leur pays. On a vidé ensemble le poisson, on l'a enfariné, on a mis le charbon de bois dans le fourneau jusqu'à ce qu'il y ait des étincelles. Et puis on a





braisé le poisson avant de le manger, c'était vraiment très bon. » Il rigole quand on lui demande comment il s'est fait enseigner tout ça, malgré la barrière de la langue : « On s'est débrouillés avec des gestes surtout. »

La solidarité s'est aussi exprimée autour de leurs consommations. Bien que la drogue soit absente sur place, certaines consommations restaient obligatoires. Alors qu'on aborde la question avec Marius, nous sommes interrompus par l'une des éducatrices présentes à PHASE qui le gronde gentiment parce qu'il a laissé une canette de bière à moitié pleine dans le salon : « Tu sais très bien qu'il faut au moins que tu caches la bière dans une bouteille. Tiens, je te la rends mais dans une tasse, ok ? » « En Normandie, l'alcool était facile à trouver et heureusement parce qu'on ne peut pas arrêter de boire du jour au lendemain », rappelle Abu. Concernant les cigarettes, une organisation collective a été mise en place. Il y avait un paquet de Marlboro pour chacun afin d'éviter cette galère. Bubacar qui n'est « pas un gros fumeur » a pu dépanner en cigarettes ceux qui ont fumé trop vite leur paquet.

« L'air là-bas était différent, ça fait du bien ! », pose Bubacar, qui trouve Paris « bruyant et pollué » et qui songe à repartir au pays après plus de trente années passées en France. « Surtout, la rue parisienne, c'est que des problèmes », souligne Marius. « Moi j'ai attrapé un cancer de la gorge dehors à force de dormir dans le froid. À Paris, il n'y a que du stress et des gens qui volent dans le métro. Pendant les vacances là-bas, il n'y a eu aucun problème, on n'avait pas peur des vols. » « Quatre jours, même si c'était trop court, ça permet

quand même d'oublier les problèmes de Paris », poursuit Abu. « On s'est pas mêlés de la vie privée des uns et des autres. On avait chacun notre chambre sur place et on faisait ce qui nous plaisait. » « Moi qui ne bois pas par exemple, pose Bubacar, j'ai pas de problèmes avec ceux qui boivent tant qu'ils me cassent pas les pieds. »

La Normandie semble avoir été bien plus qu'une heureuse parenthèse. Bubacar présente à Abu le projet d'article avant de l'accompagner avec bienveillance chercher ses tickets restaurant. Puis Abu me désigne les personnes qui entrent une à une dans la cuisine en les présentant par leur prénom – en tout cas ceux qui sont partis en séjour avec lui. « On a passé les mêmes vacances, on a mangé tous les repas ensemble. Si t'as une bonne mémoire, tu te rappelles de ça, normal », explique Bubacar avec pédagogie. « Avec les Géorgiens j'ai toujours pas de grandes conversations à cause de la langue, mais même moi qui suis plutôt solitaire à Paris, maintenant quand on se croise on se dit bonjour et quelques mots, c'est plus comme avant ». D'autres, comme Abu, sont moins réservés : « Depuis le retour, dans mon appartement on fait des efforts pour se comprendre. On n'est plus chacun dans son coin, on se parle. C'est vraiment bien. »

Marius, Bubacar et Abu sont unanimes sur le conseil qu'ils souhaitent donner aux personnes qui se verront proposer le séjour l'année prochaine : « Allez-y, n'ayez pas peur ! Ça fait du bien. »

Par des usagers de PHASE – AURORE

La clé d'un séjour de rupture réussi, c'est l'adaptation

Six consommateurs, trois éducateur·rice·s. Neuf parcours de vie, neuf personnalités bien marquées et toutes différentes. Le séjour de rupture organisé par les CSAPA et CAARUD EGO en septembre dernier a été vécu comme un succès grâce à une préparation rigoureuse bien sûr, mais surtout de solides capacités d'improvisation et d'adaptation des collègues.

Nous nous sommes tous retrouvé·e·s un lundi matin avec un véhicule de l'association. La plupart de ceux qui attendaient sous la pluie battante avaient une idée assez précise de ce qui les attendait : nous avons préparé le séjour main dans la main, usagers et professionnel·le·s, depuis des semaines. Seuls les deux participants qui avaient remplacé des désistements de dernière minute s'attendaient à être surpris.

Le séjour a commencé comme un départ en vacances familiales typique du cinéma français : le trajet en voiture avec pauses pipi et casse-croûte, l'arrivée dans la Somme, les courses à l'hypermarché, la découverte du « village-vacances » et des deux petites maisons entièrement équipées louées par l'association. La première soirée aussi. Cuisine collective (une femme cheffe, des hommes commis), repas partagé, « L'amour est dans le pré » à la télévision en dessert. Désespérée dans un premier temps par ce choix audiovisuel, j'ai changé d'avis quand je me suis rendu compte à quel point il a ouvert la possibilité de discuter de sexe et de sentiments avec les usagers.

Le deuxième jour a réellement ouvert le bal des imprévus. Les usagers étaient autorisés, depuis les premières réunions en amont, à boire le soir. Personne n'avait évoqué être gêné par les éventuelles consommations des autres. Cette année, aucun d'entre eux ne cherchait à maintenir une abstinence à l'alcool et nous avons bien en tête les difficultés, souffrances et dangers qu'entraîne un sevrage en alcool non médicalisé – qui peut aller jusqu'au décès pour les gros consommateurs. Nous avons donc accepté sans mal la consommation vespérale. Ce que nous n'avions pas



prévu, et les usagers non plus, était la difficulté à ne pas consommer durant la journée. L'un d'entre eux s'est senti mal dès le mardi matin... Nous avons donc décidé de financer l'achat de quelques bières durant la journée afin qu'il ressente le moins possible d'effets de manque – en prenant garde à éviter toute surconsommation.

Les autres drogues, toujours illicites en France, ne devaient pas être consommées lors du séjour. Pour autant, plusieurs usagers savaient qu'ils ressentiraient le manque s'ils se



sevreraient brutalement du cannabis. Une petite partie du budget du séjour a été alloué à l'achat, en amont, de CBD. J'avais bien en tête que la posture RdR consiste à s'adapter aux consommations des personnes accompagnées et non pas à les inciter. Mon idée était donc d'attendre que les personnes verbalisent une gêne pour que l'un des collègues prépare une cigarette de CBD (on ne fait pas tourner les joints, n'en déplaise à Bob Marley, pour éviter une éventuelle transmission hépatique). Le point le plus positif de cette démarche est qu'à notre retour plusieurs personnes ont dit vouloir essayer de se sevrer du THC à l'aide du CBD (aux effets indésirables beaucoup plus modestes).

Concernant les traitements de substitution aux opiacés (TSO), comme la méthadone habituellement délivrée quotidiennement au CSAPA, même combat : seules les prises orales étaient autorisées. Nous remettons chaque matin une enveloppe aux usagers avec leurs doses quotidiennes et à eux de s'organiser durant la journée pour ne pas être en manque. C'est le maximum que nous nous sentions en capacité de faire, étant donné qu'aucun-e de nous professionnel.le.s n'est infirmier ou infirmière. L'un des vacanciers s'est emporté dès le deuxième jour car il estimait que nous ne lui avions pas donné la quantité suffisante de traitement. Nous avons dû redoubler d'efforts de médiation pour éviter toute tension. Un autre usager a rencontré un problème différent : il avait été inscrit au dernier moment au séjour et n'avait pas obtenu tout le traitement dont il avait besoin. Là encore, nous avons consacré le temps et l'attention néces-

saires à la personne substituée afin de l'aider à adapter ses consommations pour éviter de se sentir mal, gérer sa nervosité et renoncer à son projet de rentrer précipitamment à Paris pour se fournir en produit.

Grâce à tout cela, les usagers ont pu profiter des activités prévues au gré de leurs envies : piscine, balade en bateau, pétanque, restaurants, sieste bien sûr et ateliers bien-être. Nous avons également compressé certaines activités pour laisser de la place aux demandes spontanées des personnes accompagnées. Lors du tour en mer, nous étions par exemple déçu-e-s de ne pas rencontrer autant de phoques qu'espéré, c'est pourquoi nous avons décidé à l'unanimité de nous lever plus tôt le dernier jour pour avoir le temps de passer par une plage que les locaux nous avaient indiquée pour sa « densité phoquière ».

J'ai vraiment ressenti à plusieurs reprises la nécessité de travailler en concertation avec chaque membre de l'équipe encadrante, de manière formelle (lors des briefs et debriefs quotidiens) mais aussi informelle, face aux situations nouvelles qui se présentaient. Si j'avais un conseil à transmettre aux collègues ou homologues qui entreprendront un tel séjour à l'avenir, ce serait donc de rester le plus ouvert-e-s possible aux apports des autres professionnel-le-s et aux ressentis des personnes accompagnées même s'ils ne correspondent pas au plan initial. L'inverse conduirait inévitablement à des tensions et frustrations délétères.

Par Mathilde DENOZIERE



Espace de Repos Porte de la Chapelle

Favoriser le vivre-ensemble

L'Espace de Repos (EDR) Porte de la Chapelle a ouvert ses portes en décembre 2019 dans le contexte difficile de la grande évacuation des camps des consommateurs de crack et de migrants à Porte de la Chapelle.

Porté par les associations Aurore et Gaïa et financé dans le cadre du « plan crack », ce service a connu différentes phases de maturation au cours des trois dernières années. L'un des enjeux principaux pour l'équipe a été de favoriser la bonne entente et les interactions positives entre des usagers partageant certaines conditions de vie (vie à la rue, parcours migratoire, poly-consommations) mais divisés par la langue, la communauté ou le genre.

Au départ, l'Espace de Repos Porte de la Chapelle est un accueil de jour qui s'installe en face de la « Colline du crack », sous le périphérique au niveau de la porte éponyme. Mais quelques jours avant l'ouverture, la scène de consommation à ciel ouvert est évacuée et un dispositif policier empêche le retour des consommateurs de crack sur le site. En parallèle, un grand campement de migrants à proximité est évacué. Un nouveau site près de la porte d'Aubervilliers est alors occupé par les migrants. Un grand groupe d'usa-

gers de crack s'y installe aussi. Le mélange des publics dans ce campement — ainsi qu'un autre site aussi évacué par la suite au niveau du tunnel Rosa Parks — a conduit à la fin de la séparation qui régnait jusqu'alors. En effet, plusieurs migrants dublinés ou déboutés du droit d'asile ont trouvé refuge dans la consommation de crack.

Somalis, Gambiens et Guinéens néo-consommateurs se mêlent au public initialement ciblé par le projet. Les équipes d'EGO et de Gaïa constatent rapidement que cette dimension imprévue implique son lot de problématiques. Il y a des conflits entre les communautés. Les personnes montrent une grande détresse et angoisse souvent liées à des situations traumatiques vécues dans le pays d'origine ou pendant le parcours migratoire.

Pour mener à bien ses missions de réduction des risques (information sur les produits, distribution de matériel de consommation propre, accompagnement dans l'accès aux soins et aux droits ainsi que dans la gestion du trouble de l'addiction), le projet doit s'adapter. Au fil du temps, les équipes mettent en place collectivement de nombreux outils.

Des activités sont organisées dans le but de toucher un maximum d'usagers du site et de réunir ainsi des personnes issues de diverses communautés dans la convivialité : barbecue heb-



e la Chapelle

domadaire, tournoi de tennis de table, assemblée des usagers et ateliers divers parmi lesquels le football sort du lot. Nous avons, en effet, réussi à constituer une équipe appelée le « FC dodo ». Les activités et les groupes de parole ont été organisés avec un effort particulier porté sur l'animation afin que tout le monde s'exprime dans la même langue et éviter ainsi de former de petits groupes en wolof, bambara ou peul.

Comme dans toute activité collective, quelques conflits surviennent entre les participants. Ceux-ci sont pris en charge sur le moment par les professionnels qui s'efforcent de réduire les tensions. Surtout, des entretiens post-conflit sont menés systématiquement soit avec les personnes directement concernées lorsque cela est possible, soit avec l'aide des « leaders communautaires » repérés par les collègues. Certaines personnes accueillies ont acquis progressivement un sentiment de responsabilité et prennent petit à petit l'initiative d'intervenir directement auprès des autres usagers pour apaiser les tensions. Pour permettre une meilleure compréhension des spécificités culturelles, un partenariat a été mis en place avec l'INALCO. Les professionnels peuvent ainsi mieux communiquer avec les usagers originaires des différents pays.

Toujours dans un souci d'impliquer au maximum les usagers et usagères dans un projet commun au-delà de leurs différences, des Assemblées générales (AG) sont tenues régu-

lièrement et tous les propos sont traduits en direct en français, anglais et arabe.

Pour rapprocher les personnes issues des différentes communautés, l'ambiance se veut multiculturelle. Chacun-e est invité-e à inscrire au tableau ses goûts musicaux et la playlist de l'EDR alterne donc musiques traditionnelles, dancehall, rap français, hip-hop américain et techno européenne. Une partie de la décoration est apportée directement par les participants, ce qui prouve leur grande implication. Une carte du monde affichée au mur est un support privilégié pour les discussions informelles avec les personnes accueillies qui peuvent pointer leurs régions d'origine et les routes empruntées pour arriver jusqu'en France. Enfin, le mobilier en bois a été construit lors d'ateliers collectifs, et le ménage, qui bénéficie à toutes, est effectué selon un roulement qui ne prend pas en compte l'origine.

Tout ceci a probablement contribué au développement d'une logique d'entraide par-delà les communautés. Les usagers en manque d'alcool par exemple sont souvent abreuvés par ceux à qui il reste des cannettes, quelle que soit leur origine (on ne plaisante pas avec les choses essentielles).

Le 5 octobre 2022, une nouvelle fois l'Espace de Repos est fortement touché par les décisions qui modifient la géographie des drogues du Nord-Est parisien. La scène ouverte de Forceval au rond-point de la porte de la Villette, qui avait pris la suite de celle de la porte d'Aubervilliers puis du jardin d'Éole, est démantelée et les usagers se rabattent à nouveau sur la Porte de la Chapelle. Depuis cette date nous accueillons quotidiennement entre 250 et 330 personnes avec des problématiques d'absence d'accès aux soins et aux droits, qui ont vécu de nombreux mois isolées socialement ou coupées des lieux d'accueil.

Une particularité est l'accueil d'une quarantaine de femmes chaque jour, un chiffre en grande augmentation depuis l'évacuation de Forceval. Souvent contraintes de rester dans des tentes, ces femmes étaient invisibilisées lorsque cette scène de consommation de la porte de la Villette était en activité. Les équipes d'Aurore et Gaïa n'avaient pas attendu cette date pour mettre en place des dispositifs dédiés à ce que les usagères se sentent les bienvenues. Vivre ensemble avec les hommes n'est pas chose facile. En effet, les femmes craignent toujours de rencontrer dans l'accueil de jour d'anciens agresseurs (la quasi-totalité des usagères rapportent des faits de violences sexuelles vécues en rue).

Pour gérer ces difficultés, les dérapages sexistes entre usagers et usagères (femmes cis comme femmes trans) font l'objet d'entretiens post-conflit tout comme les autres formes de violences. Des ateliers sont organisés spécifiquement à destination du public féminin afin de créer des espaces de tranquillité pour elles et de libérer leur parole, contenue lorsqu'elles sont en présence d'hommes. Depuis le début de l'année 2022, les dortoirs qui permettent de se reposer en journée sont divisés entre un espace pour les hommes et un pour les femmes, comme demandé par les usagères.

D'autres projets et outils sont désormais en suspens car le lieu actuel est censé fermer ses portes courant 2023. Les collègues espèrent tous et toutes reprendre les réflexions et les expérimentations dans le nouveau lieu qui les accueillera probablement dans un futur proche.

Par Maxime GRIMBERT avec la collaboration de Natalia SERNA GONZALEZ et François DHONT



Favoriser la mixité sociale, l'ambition des tiers-lieux solidaires

Les tiers-lieux sont des espaces d'accueil, de rencontres et de convivialité, conçus à l'origine pour réunir les différentes communautés. Par ailleurs, l'habitat intercalaire a pour vocation de redonner vie à des bâtiments vides, dans l'attente d'un projet immobilier, en installant des personnes en situation de précarité pour qu'elles aient un logement ou qu'elles bénéficient d'un accompagnement social. Associer habitat intercalaire et tiers-lieux solidaires est une solution que l'association Aurore a commencé à développer en 2012 et qui offre de nombreux bénéfices en y associant start-up, artisans, associations et centres d'hébergement ou accueils de jour

Des tiers-lieux à dimension sociale

Né dans les années 1990, le concept de tiers-lieu, imaginé par le sociologue américain Ray Oldenburg, définit un espace entre un premier lieu, la maison, et un deu-

xième lieu, les murs de l'entreprise. Il existe aujourd'hui deux types de tiers-lieux : des espaces « commerciaux » comme les espaces de coworking (lieu de travail partagé), et des tiers-lieux dits « solidaires ». Ce qui est construit avec l'association Aurore et ses partenaires historiques Yes We Camp et Plateau Urbain appartient à la deuxième catégorie, avec une mixité d'activités et de publics.

Mickael Gozlan, chargé de la communication des lieux mixtes d'Aurore, nous dit : « Les tiers-lieux sont des espaces où va se créer une mixité entre un public vulnérable et des acteurs de l'économie sociale et solidaire, avec souvent une ouverture au public. La dimension sociale y est systématiquement portée par Aurore. »

Des projets de mixité sociale depuis plus de 10 ans

En 2012, l'Archipel dans le 8^{ème} arrondissement de Paris, au sein des anciens locaux de l'INPI, fut le premier tiers-lieu solidaire de l'association Aurore. En 2015, Les Grands Voisins, dans l'ancien hôpital Saint-Vincent-de-Paul, a permis d'ouvrir des espaces de travail, des lieux d'expériences culturelles et artistiques, et de faire une place aux plus précaires dans les différents centres d'hébergement du site.







Forte de cette expérience des Grands Voisins qui a été particulièrement appréciée des Parisiens et des équipes d'Aurore, l'association a renouvelé l'expérience en 2018 avec l'ouverture des Cinq Toits dans une ancienne caserne du 16^{ème} arrondissement, en avril 2021 avec le Village Reille dans un ancien couvent dans le 14^{ème}, et en décembre 2021 avec l'inauguration des Amarres dans le 13^{ème}.

Aux Amarres, deux accueils de jour et vingt-trois structures de l'économie sociale et solidaire se côtoient. Les riverains et les salariés des bureaux alentour ont l'opportunité de venir boire un verre à la buvette : « C'est cet écosystème qui donne aux gens l'envie de revenir. » Culturellement, une programmation éclectique propose un concert soudanais ou tchadien mais aussi une conférence du *Monde Diplomatique*. Dans tous ces lieux la programmation est pensée pour inclure les personnes fréquentant les accueils de jour mais aussi faire participer les associations résidentes ou encore attirer le grand public.

Des évolutions constantes et un ancrage dans la vie de la cité

Souvent construits sur l'occupation intercalaire, en accord avec le bailleur, ces tiers-lieux solidaires ont été en constante évolution. « Ce sont des sites qui bougent en permanence, Chez Aurore, nous construisons des projets

« Dans un contexte social marqué par une forte fragmentation et un accroissement des inégalités, ces lieux offrent un espace propice à l'expérimentation de nouvelles réponses.

À leur échelle, ils démontrent qu'une ville solidaire est possible, intégrant les plus exclus et favorisant la rencontre entre les différents publics. »

ALICE FLAMAND
Coordinatrice des Cinq Toits

solidaires et évolutifs centrés sur la dimension sociale qui interrogent et font émerger des solutions pour une société plus mixte et plus juste. »

Selon le quartier, il y a toujours un enjeu de sensibilisation aux questions migratoires ou aux questions plus larges d'exclusion. Il est nécessaire de créer les activités pour attirer les riverains et parvenir à ce qu'ils s'approprient ces espaces, sortir des aprioris. « La peur de l'autre conduit parfois à des réactions d'opposition. Mais là où nous avons été, la greffe a bien pris. Les Cinq Toits* invitaient les habitants du 16^{ème} à se restaurer à La Table du RECHO, un restaurant d'insertion, à participer à des marchés de créateurs, à la Nuit de la solidarité, à la fête des voisins ou à des conférences et des rencontres. »

Pour Alice Flamand, chacun gagne à de tels projets ! « Tout d'abord, les résidents qui expriment eux-mêmes un sentiment de bien-être favorisé par leur implication dans les activités collectives ; ensuite les professionnels qui observent les résultats concrets de l'accompagnement en termes d'aisance relationnelle, d'accès à l'emploi ou au logement ; également les acteurs économiques qui débute et s'installent, cela leur permet d'accéder à des locaux économiques ; et, enfin, pour les riverains d'investir un espace de liberté dans le quartier. »

Quel avenir pour les tiers-lieux solidaires ?

Une évaluation d'utilité sociale des dispositifs de mixité est d'ailleurs en cours de finalisation. Mais les précédentes expériences ont déjà montré l'intérêt des tiers-lieux solidaires et de l'habitat intercalaire. Ainsi, l'association Aurore développe de nombreux projets en ce sens tels que l'occupation de l'ancien siège de l'AP-HP, avenue Victoria avec Les Arches citoyennes et même des projets en plus grande banlieue ou en province. « Il serait bénéfique de voir naître beaucoup d'autres tiers-lieux solidaires, et que davantage d'associations se saisissent de ces projets. Il y a de nombreux lieux vacants inutilisés et lorsque c'est loué les propriétaires sont contents, les espaces ne se dégradent pas tant qu'il y a de la vie ! Toutes les associations présentes aux Amarres sont connectées entre elles et créent des projets ensemble. »

Par Lara GAINAULT

* Les Cinq Toits ont fermé leurs portes fin mars 2023 pour que les travaux de réhabilitation de l'ancienne gendarmerie puissent avoir lieu.

Où sont les femmes ?

Pourquoi pas au centre d'accueil ?

Les femmes constituent une part minoritaire mais non négligeable des consommateurs de drogues parisiens. Toutefois, elles fréquentent très peu les services spécialisés. Dans certains centres (comme celui de la rue Saint-Luc), la population féminine est en chute libre depuis quelques années, au grand dam des usagers qui s'interrogent sur les raisons de ce phénomène et proposent des solutions. Nous en avons discuté collectivement à l'occasion d'un atelier d'expression au centre d'accueil.

Kovo : T'as d'jà vu combien de filles viennent ici !

JP : C'est vrai qu'il y en a de moins en moins. Avant c'était différent. Elles passaient plutôt en coup de vent, mais quand même. Et c'est pareil dans les autres assos, y'a que des hommes maintenant. C'est malheureux. S'il y avait plus de femmes ici, ça changerait l'ambiance. En mieux, pour tout le monde.

Chemsseddine : Et puis ça serait bien pour elles aussi un endroit comme EGO, elles ont toute leur place ici. Les femmes c'est comme des fleurs, faut pas les abîmer. Les femmes qui se droguent souvent sont des victimes. Je dirais même plus que les hommes. Et il faudrait les traiter encore mieux que les hommes, c'est vrai. La femme que tu rencontres dans la rue pourrait être ta sœur.



Soufiane : Une dame c'est comme un monsieur, la drogue touche tout le monde. Mais une femme, quand elle commence à fumer, elle a tout gratuitement parce que les hommes lui offrent plein de produits pour la draguer, ce qui fait qu'elle fume trois fois plus. Ça l'abîme plus et après elle a besoin de plus aussi. Ça rend encore plus vulnérable.

Kovo : EGO, c'est fait pour être mixte. C'est à partir de 2018 que ça a baissé. Maintenant les femmes consomment toujours autant mais elles restent sur les scènes de consommation en extérieur [comme celles de la porte de la Villette ou de Stalingrad]. Elles viennent plus ici, même pas pour une douche à la six-quatre-deux. Elles ont peut-être trouvé leur bonheur là-bas, mais c'est bizarre quand même.

JP : C'était pas comme ça à l'époque de la « colline du crack », les femmes restaient pas enfermées dans les tentes.

Kovo : Alors qu'à Forceval [sur la scène de consommation de la porte de la Villette qui n'avait pas encore été évacuée au moment de cette discussion], les femmes peuvent rester dans les tentes très longtemps. Elles font des passes, elles font tout là-dessous. Des fois, elles sont sous l'emprise de leur mac.



Séverin : Souvent, les femmes dépendent d'un homme pour leur consommation parce qu'elles ont pas d'argent elles-mêmes. Du coup, l'homme est jaloux et veut pas qu'elles aillent faire des balades dans les assos. Moi je connais une Sénégalaise, elle avait un bon travail, 6000€ par mois, et puis son mec l'a mise dans le crack. Ça me fait pleurer maintenant quand je vois des photos d'elle qui datent d'avant.

JP : Et puis certains sites de deal et consommation sont loin d'EGO, plus loin de tout. Le trajet est plus compliqué pour une femme : faut affronter la honte d'être une femme droguée, c'est ça que les riverains t'envoient.

Kovo : Et puis faut pas se mentir, le harcèlement dans la rue c'est à chaque seconde quand t'es une femme. T'es une proie dehors. Déjà qu'en équipe de France, le patron prend le corps des femmes pour un objet... Quand les gradés font ça, après les gens d'en bas et les classes moyennes, on pense qu'on peut faire pareil, c'est sûr.

Chemsseddine : C'est la cata, il faut que la France protège mieux ses femmes. À la limite oui, on pourrait aller les chercher et les accompagner jusqu'à EGO, mais je ne crois pas que ça marcherait si elles n'ont rien à trouver une fois arrivées ici.

Kovo : C'est vrai qu'elles peuvent être gênées vu qu'en arrivant ici il n'y a que des mecs. Mais bon, elles pourraient essayer de discuter au moins. En plus, draguer une toxico, c'est hors de question pour moi et pour les autres c'est pareil. Donc elles ont pas à avoir peur de ça déjà. On peut leur dire, l'écrire, tout ce qu'il faut.

JP : Dans une asso, personne devrait avoir peur !

Chemsseddine : Peut-être qu'elles sont timides. Il faut du courage pour avouer que tu te drogues. C'est très mal vu d'être une femme et de se droguer. Une femme devrait pouvoir s'occuper des enfants, de son mari, des repas, de la propreté de la maison... On pourrait écrire des messages à l'entrée : « Femmes, pas de honte, prenez le courage de rentrer, personne ne vous jugera, vous êtes les bienvenues ». Et puis « Personne ne vous tapera dessus » aussi : jamais on tape une femme, c'est même dans le Coran. Il faut toujours parler gentiment. Moi, si des femmes venaient, j'aimerais bien les aider.

Soufiane : C'est bien les affiches. Mais si on fait ça, faudra bien qu'on s'entraide pour les protéger, pour que personne les retire ou les abîme. C'est un sujet un peu... sensible, tu sais.

Séverin : Sinon, on fait un coin spécial pour les femmes. Elles ont le droit d'aller partout mais il devrait y avoir un coin où les hommes ne devraient pas pouvoir venir. Comme c'était avant dans la boutique femmes qui était à Porte de la Chapelle.

Chemsseddine : Ça éviterait sûrement qu'elles se fassent draguer quand elles n'ont pas envie et tous les autres problèmes que les femmes peuvent avoir.

Séverin : Je suis vraiment pas sûr que nous allons réussir à faire venir plus de femmes, mais je veux bien essayer tout ça, pour voir...

Par Kovo, JP, Chemsseddine, Soufiane, Séverin

D'Éole à Forceval, entre effroyable et estimable

Les consommateur·ice·s et vendeur·se·s de crack avaient été évacué·e·s du jardin d'Éole, dans le 19^{ème} arrondissement, mais bon nombre s'étaient installé·e·s aux alentours. La deuxième étape a été le démantèlement du campement du pont de la rue Riquet, tout proche. Romaine a assisté (« par hasard ou exprès ? », se demande-t-elle) à la scène. Elle a surtout souhaité raconter pour Alter Ego la vie au square Forceval, porte de la Villette, telle qu'elle se déroulait avant l'évacuation suivante, le 5 octobre 2022.

Je discutais avec l'une de ces personnes, dans sa tente posée à même le trottoir. Nous vîmes les flics arriver en masse puis encercler exhaustivement le pont. Aussitôt, nous entendîmes au porte-voix un discours qui fut approximativement le suivant : « Nous ne sommes pas ici pour vous embarquer au commissariat, ne vous inquiétez pas. Mais pour vous emmener ailleurs dans ces bus ; l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. » Dans l'ambivalence entre inquiétude (genre : c'est peut-être un traquenard), curiosité, doute et confiance (il semblait peu probable qu'ils nous grugent car les policiers furent étonnamment posés voire rassurants et car la scène fut filmée par des chaînes d'information), nous sommes toutes et tous monté·e·s dans les cars, ignorant donc notre destination.

C'était plutôt cocasse car toutes les femmes, à l'intérieur, chantonnions des phrases en boucle comme si nous partions en colo contre notre gré. « Laissez-nous descendre, dites-nous où nous allons », scandions-nous imperturbables malgré les « chut » des agents. Puis nous arrivâmes à la porte de la Villette. Nous descendîmes dans le square, dénué de toute présence humaine. J'ai prestement quitté le lieu en direction du métro avec l'anxiété que les flics m'interpellent ou me somment de rester sur place. Mais rien de cela ne se produisit et je suis rentrée chez moi tranquille ! J'y suis ensuite retournée à de nombreuses reprises pour découvrir cette étendue inconnue devenue campement de fortune et où s'est greffée une communauté de réfugiés en grande précarité.

Je désire par-dessus tout commencer par évoquer la criante tragédie qui fut à l'origine de ma résolution à relater ces souvenirs. Mon récit se veut une résistance contre l'oubli, à la mémoire de S., qui est mort par terre entre deux grands arbres du square de Forceval. Le très long massage cardiaque prodigué par des policiers des alentours puis par des pompiers acharnés et dévoués fut vain. Il avait 28 ans. Ultra heurtée par la scène, je suis partie me réfugier chez un pote, B., Guinéen installé au bout du jardin. Il m'a proposé avec des égards rassurants de me reposer dans sa petite tente où je fus recueillie dans un espace protégé, clos, j'aurais envie de dire « utérin ». B. veilla sur moi au mieux. Mille grâce à toi camarade !

Il m'importe de nuancer les stéréotypes catastrophiques, même si un peu vrais, mais que je considère comme étant souvent réducteurs. Une vision externe donc partielle et partielle, des commentaires par trop uniquement négatifs

menant à l'ostracisme, le fantasme d'un fléau d'une bestialité totale, une cour des miracles contemporaine, un *crackland* devant être éradiqué, dissous purement et simplement, faisant fi de l'Humain, sans empathie, bienveillance ou même compréhension. En réalité, la multitude d'enjeux explicites et implicites rend la situation complexe à appréhender.

Le terme « comprendre » signifie étymologiquement « prendre avec », ensemble, au sens intellectuel et spatial. J'aurais envie de rajouter « au sens mental, psychique, sensible, sensuel », etc. Certes, le lieu recéait diverses formes de violences inouïes, quasi constantes, allant jusqu'à l'atrocité de la mort, des viols en passant par l'omniprésence des armes blanches et à feu, les vols et les rackets réguliers. L'on conçoit et entendons aisément la révolte et la révolte des habitants et commerçants du quartier. Notamment lorsqu'ils étaient confrontés à l'errance et à l'agressivité de personnes très abîmées physiquement et psychiquement, qui ne peuvent que choquer ou angoisser par leur comportement troublant. Par exemple, mendicité agressive, fortes exclamations, monologues solitaires... L'espoir qu'ils puissent aller mieux manquait. S'approcher du camp c'était également être bombardé·e de demandes constantes et agressives : « T'as combien ? », « Viens par-là ! », « T'as pas ci ? », « Donne-moi ça »... Aussi, c'était crade, fangeux, insalubre (un seul point d'eau et des chiottes chimiques dégoulinantes). Les rats gambadaient sur un talus pentu où se dressent deux arbres magnifiques, un pin et un feuillu bicolore. On ne peut qu'appeler à l'aide ou se murer dans un silence opaque.

S'y révélaient pourtant des choses plaisantes, voire teintées parfois d'une certaine harmonie. En effet, on peut rencontrer quelques personnes protégées par leur lucidité qui gardent un esprit clair et les yeux en face des trous, quand bien même elles sont usagères de crack. Cela permet une relation franche, réglo, rigoureuse et roborative mais cela forme une connivence peu fréquente et ponctuelle. Les sons de musiques africaines, de reggae ou de rap produisent des ambiances agréables. Le feu des foyers dans des barriques en métal ou creusés dans la terre, remplis de palettes morcelées et de charbon de bois, remémore le souvenir ancestral du brasier comme espace nécessaire de chaleur physique et humaine. Il évince les grelottements, permet de cuisiner, d'être ensemble et de dialoguer. Il devient parfois un feu de joie stricto sensu. Le foyer possède ce sens perdu que font revivre ces hommes souvent africains de multiples pays. Aux lueurs des flammes, les



visages s'éclairent de reflets moirés et mouvants. Entre les points de vente minuscules de cigarettes, de briquets ou de boissons, j'ai entendu cette phrase : « Au moins en France, je peux dire ce que je veux ; foutez-moi la paix ! »
 Je veux aussi parler d'un soubassement sournois et dissimulé : l'économie souterraine notoire provenant des narcotrafics. La situation à Forceval semblait peut-être inextricable mais il reste super important de tenir compte de sa nécessité, vitale pour de nombreuses personnes et pas seulement pour la came : se nourrir, s'abriter, se laver, se soigner... La liste est longue au sein de la misère quasi indescriptible qui régnait là-bas, trop hard, trop triste...
 C'est surtout au niveau politique que ça rame grave. Il est étonnant d'entendre le préfet annoncer que la répression ne suffit pas. Qu'est-ce à dire ? Il y avait régulièrement des descentes massives de flics qui embarquaient quelques

dealers et consommateurs en détruisant tentes et cabanes. Elles étaient remises en place dans la foulée. On se doit de protéger tout être en détresse, exclu, banni, accablé, opprimé, comme les immigrés qui vivent là sans papier. N'en déplaise à ceux qui leur refusent l'accueil dans une indifférence innommable. Il ne tient qu'à nous de nous rapprocher d'eux. Certain-e-s peuvent déjà soutenir, écouter, regarder, donner le minimum vital... En cela, je salue et complimente très vivement toutes les associations qui s'impliquaient à Forceval, évidemment. Je clos ce récit alors que le campement de Forceval vient d'être démantelé à son tour, cette fois pour de bon et sans solution de relocalisation. Il faut pourtant poursuivre les réflexions convenablement pour accéder à des perspectives réalisables. Je ne suis pas apte à savoir lesquelles.

Par Romaine MEL

alter / poème

Ma relation au produit

« La drogue... La façon dont elle vous attire, le pouvoir qu'elle a de vous aspirer, le magnétisme qu'elle exerce sur vous. Et tout ce qui est contradictoire.

Au départ un sentiment de révolusion envers elle et les conséquences ultérieures. Malgré la prise de conscience, le produit a une emprise sur vous. On se laisse attirer par son pouvoir.

La drogue c'est beaucoup de contradictions, on l'aime en même temps qu'on la déteste.

Malgré les avertissements, je me sentais tellement fort que rien ne pouvait me résister. Le fait d'avoir un métier, des diplômes et de tout perdre d'un coup... Un ami m'a proposé...

Tout en étant dedans, c'est moi qui vais vers elle. Ce n'est pas un pur hasard le fait que je sois tombé dessus. Je ne sais pas. Si je pouvais dire un mot à la drogue : tu as bouffé ma vie ma tendre ennemie. »

Propos de Babacar GUE recueillis par Ichkhan, stagiaire à EGO